

► «La PME ne doit pas demander trop d'adaptations spécifiques par rapport au produit, souligne Nicolas Roch-Neirey. On déconseille de dépasser les 20% d'adaptations spécifiques. Sinon, il vaut mieux privilégier une solution verticale dédiée au métier en question.» Cette centralisation technique pose un problème de fragilité: si l'ERP a un problème, tout s'arrête dans l'entreprise. «Comme le progiciel centralise les fonctions, il est absolument nécessaire de le gérer de manière professionnelle, précise Philippe Rey-Gorrez. Car ce sont les fonctions vitales de l'entreprise qui sont en jeu.»

CAPTIVITÉ. Autre aspect à prendre en compte avant de sauter le pas: la captivité de la PME face à l'éditeur. «L'ERP fait partie du patrimoine de la société, qui y investit du temps et de l'argent, poursuit Philippe Rey-Gorrez. En changer signifierait remettre en cause les choix fondamentaux de prédécesseurs. Quand un ERP fonctionnant correctement est installé chez un client, c'est une mission très difficile de le déloger.» Pour Claude Reymond, le choix d'un bon intégrateur de proximité est donc encore plus important que la solution elle-même. Comme pour un contrat de mariage, lorsqu'on s'engage à vie, la confiance est essentielle entre les deux partenaires, les divorces coûtant de plus en plus chers. Aujourd'hui, environ 20% des PME de moins de 20 employés en Suisse romande utilisent un progiciel de gestion intégré. Ce système a déjà fait ses preuves au sein des grandes entreprises, à l'image du projet pharaonique de standardisation interne GLOBE de Nestlé, chiffré à



Nicolas Curty, Affolter Group, Malleray

«Attention à la dépendance car il faut vivre avec»

Le groupe Affolter, actif dans la production de rouages d'horlogerie, de machines et de commandes numériques, est l'une des rares PME à avoir changé d'ERP en cours de route. «Fin 2006, nous avons pris la décision d'acquérir le progiciel Proconcept SP4, car notre société était devenue beaucoup plus grande», explique Nicolas Curty, directeur financier du groupe familial qui emploie une centaine de personnes à Malleray, dans le Jura bernois. Pourquoi ce logiciel? «Pour la proximité: l'éditeur Solvaxis est situé à dix minutes de chez

nous et connaît parfaitement nos activités. De plus, il offre de grandes possibilités d'individualisation.» Résultat: «Des gains de productivité colossaux, car cela nous a permis de mieux affiner nos processus et d'en avoir une vision d'ensemble.» 350 000 francs investis, plus de 200 jours/homme pour l'implémentation: une décision stratégique à ne pas prendre à la légère. «Il faut avoir une disponibilité et des gens à l'interne prêts à mettre le concept en place, sinon on acquiert des licences pour des fonctions pas ou mal

utilisées.» Cela implique de convaincre ses employés de la justesse du projet, et aussi de très bien connaître les rouages de son entreprise. «Sinon, c'est le logiciel informatique qui structure l'entreprise.» Autre élément capital: nouer un lien de confiance avec le bon éditeur. «Une fois qu'on est dedans, il faut vivre avec. Celui qui détient le progiciel détient l'information, d'où un risque de dépendance. On ne devrait pas avoir systématiquement besoin de faire appel à l'éditeur pour adapter le progiciel à ses besoins.»